

Compte-Rendu Réunion Humanités Environnementales du 13/11/2020

Invitée : Virginie Maris, philosophe de l'environnement, membre du Centre d'Ecologie Fonctionnelle et Evolutive (Montpellier)

Présents : Virginie Maris, Julie Chaudet, José Serrano, Christophe Eggert, Marie-Pierre Horard-Herbin, Patricia Mauclair, Geneviève Guetemme, Evelyne Bois, Philippe Tanchoux, Xavier Galiègue, Florent Kohler, Christine Ferrer-Klajman, Vinciane Leduc.

### *Point sur le projet Castor*

La réunion commence par un point sur le projet Castor, qui consiste, à travers une démarche participative, à appréhender la disposition d'habitants de trois communes à coexister avec la nature ordinaire, le castor servant de révélateur de crispation. Trois communes sont pressenties, mais aucune n'est confirmée : Vert-Le-Petit (Essonne), Saint-Benoît-sur-Loire (Loiret), Charentilly (Indre-et-Loire). Rappelons que le projet a été décalé d'un an, que nous avons perdu de vue deux stagiaires prometteuses, et que nous ne savons pas de quoi l'avenir sera fait...

### *Dialogue avec Virginie Maris*

Virginie présente son dernier ouvrage, *La part sauvage du monde*, Paris, Seuil, 2018 (Maris 2018). Elle y défend la thèse de l'irréductibilité du sauvage alors même que l'anthropocène est présenté comme l'ère où les humains constituent la force géologique majeure pesant sur les écosystèmes. L'homme est sans doute un acteur majeur, mais il n'en est pas moins qu'il est aussi victime des forces de la nature, qu'il les ait ou non lui-même déclenchées. Une posture d'humilité s'impose donc.

En employant le terme « sauvage », voire « nature sauvage », Virginie a conscience de s'exposer à des critiques émanant d'écoles différentes.

La première est la pensée décoloniale (Ferdinand 2019) : elle repose sur l'idée que le « sauvage » ou « la nature » est une construction sociale, les espaces « vierges » ou sauvages ayant été pour la plupart créés ou transformés par l'homme (e.g. l'Amazonie). La nature sans homme n'existerait donc pas, cette idée reposant sur le concept et l'esthétique de la Wilderness, marqués par l'extermination des peuples indigènes d'Amérique du Nord (Cronon 1995; Denevan 1992). Le Parc de Yellowstone serait ainsi la démonstration de force de l'homme blanc, occidental, impérialiste, détruisant les autres cultures et visions du monde.

La deuxième critique que Virginie s'attend à affronter est celle de l'écoféminisme, selon lequel le « sauvage » est l'émanation de la puissance masculine, faisant de l'espace non domestique un terrain d'expression de la virilité (Man the Hunter) (voir (Kheel 2008). L'écoféminisme lutte donc contre la représentation binaire homme = cercle du sauvage, femme = espace domestique (Merchant 1990; Plumwood 1998; 1993). (NB de FK : chez de nombreux peuples la femme est cantonnée à l'espace domestique *précisément* parce que ses menstruations la rattachent aux cycles naturels, risquant ainsi de laisser pénétrer le sauvage dans l'espace du foyer).

La troisième critique émane d'une position morale selon laquelle l'exaltation du sauvage serait une expression de misanthropie. Les humanistes (cf Luc Ferry) dénoncent l'écologie de la conservation comme une démarche anti-humaniste, et défendent l'idée que l'homme et ses besoins doit rester la référence absolue.

La conversation s'engage. Le sauvage existe-t-il ? Si l'on en croit le botaniste Francis Hallée, une forêt, quel que soit son état de dégradation, redevient primaire après mille ans (le « temps long » pour l'homme éphémère), c'est-à-dire que la biocénose (tous les processus biologiques et écologiques) est réactivée et que le système est stabilisé.

Sur la question du rapport de l'humain et de la nature, Virginie Maris évoque Baptiste Morizot (Morizot 2016; 2020) et leur démarche commune selon laquelle il faut créer du lien, de la reconnexion. Elle évoque les concepts de *négociation*, *réconciliation*, *diplomatie* qui reposent tous sur l'idée que nous pouvons nous reconnecter à la nature – par le pistage pour Baptiste Morizot (Morizot 2018), par les savoirs vernaculaires et empiriques selon Virginie (il faut savoir nommer les choses pour les internaliser) – à noter concernant notre axe Humen que le projet Castor repose sur le concept de « voisinage », c'est-à-dire de coexistence qui recèle une dimension affective.

Virginie est sceptique face à la thèse de Descola (Descola 2005) selon lequel la pensée occidentale est forcément antithétique (nature vs. Culture) par opposition aux pensées animistes. Elle observe que le naturalisme érigé par Descola comme catégorie ultime de classement du vivant n'est pas représentatif du vécu des paysans ou des sorcières, perçus comme des repoussoirs par la pensée institutionnelle.

Concernant les concepts mentionnés, je me suis permis de rappeler à Virginie que notre axe s'interrogeait précisément sur notre capacité, en tant que chercheurs en SHS et citoyens, d'entrer dans l'action concrète (préservation, conservation, protection – ou comment parvenir à une réconciliation effective). Notre interrogation porte donc (si je ne m'avance pas trop) sur notre capacité à sortir de la sphère conceptuelle, intellectuelle, pour pénétrer la sphère des percepts et des affects.

Cette remarque suscite des réactions selon lesquelles une approche académique peut indirectement déclencher des actions – par exemple une étude sur la littérature de jeunesse venant à l'appui de programmes de protection de l'environnement.

Virginie évoque la dimension affective, voire spirituelle, qui s'exprime lorsque les zadistes s'interrogent sur leur rapport à la ZAD, et sur l'opportunité de créer des rites pour forger le lien au territoire (voir le roman graphique et les ouvrages d'Antonio Pignocchi sur la ZAD de ND des Landes (Pignocchi 2019)). A noter que le rite agraire est précisément une forme d'intercession entre les aléas naturels et la nécessité de se nourrir de la terre.

Pour créer ce lien, Virginie parle du « lâcher-prise » tel qu'on le décèle dans la permaculture. Il s'agit de laisser faire la nature, ici symbolisée par la *jachère*, la terre qui se repose et à qui on ne demande pas d'être productive. Cela induit qu'il faut accepter de perdre le contrôle, et donc renoncer à l'idée que nous serions des *Dei ex machina*, maîtres de tous les processus biologiques.

Après un grand merci à Virginie, la réunion se termine à 17h45 pour un week-end bien mérité !

*Concernant notre prochaine réunion, José et moi attendons vos suggestions et vos manifestations d'intérêts pour inviter qui vous voulez. De notre côté, nous avons contacté Ulysse Blau, qui a arpenté 200 communes à vélo pour interroger les maires sur la manière dont ils percevaient leur rôle environnemental.*

Références

- Cronon, William. 1995. « The trouble with wilderness, or, getting back to wrong nature ». In *Uncommon Ground: Toward Reinventing Nature*, édité par William Cronon, 69-90. New York: W.W. Norton & Company.
- Denevan, William M. 1992. « The pristine myth - the landscape of the Americas in 1492 ». *Annals of the Association of American Geographers* 82 (3): 369-85.
- Descola, Philippe. 2005. *Par-delà nature et culture*. Paris: Gallimard.
- Ferdinand, Malcom. 2019. *Une écologie décoloniale*. Paris: Le Seuil.
- Kheel, Marti. 2008. *Nature Ethics - An Ecofeminist Perspective*. New York: Rowman & Littlefield Publishers, Inc.
- Maris, Virginie. 2018. *La part sauvage du monde - Penser la nature dans l'Anthropocène*. Paris: Le Seuil.
- Merchant, Carolyn. 1990. *The Death of Nature: Women, Ecology, and the Scientific Revolution*. Reprint edition. New York: HarperOne.
- Morizot, Baptiste. 2016. *Les Diplomates, Cohabiter avec les loups sur une nouvelle carte du vivant*. Paris: Wildproject Editions.
- . 2018. *Sur la piste animale*. Arles: Actes Sud Editions.
- . 2020. *Raviver les braises du vivant: Un front commun*. Actes Sud.
- Pignocchi, Alessandro. 2019. *La recomposition des mondes*. Le Seuil.
- Plumwood, Val. 1993. *Feminism and the Mastery of Nature*. London: Routledge.
- . 1998. « Wilderness skepticism and wilderness dualism ». In *The Great New Wilderness Debate*, édité par J Baird Callicott et Michael P Nelson, 652-90. Athens: University of Georgia Press.